

Chapitre 1

Compiègne, lundi 14 avril, 21h15.

- Respire, nom de dieu ! Respire !

Les paumes des mains de Thomas appuyaient en cadence sur la cage thoracique du pauvre bougre allongé au sol. Le petit jeu idiot auquel la joyeuse bande de pourfendeurs de cartons et autres objets inoffensifs se prêtait, avait viré au drame.

Depuis plusieurs années, le bizutage, facultatif - mais si on ne s'y pliait pas, on n'était pas vraiment un « homme » et pas vraiment intégré parmi les membres du club de tir - se déroulait toujours de la même façon : d'abord, il fallait subir le tir d'un Taser à cinq mètres, puis pour finir, si ce n'est pour *se finir* comme ce soir, il fallait accepter la décharge brutale d'une matraque électrique. Heureusement que le coût, assez dissuasif des recharges de Taser, limitait ce genre d'événement à l'accueil des nouveaux...

Pour recevoir l'impact des électrodes du Taser, à plus de cinquante mètres par seconde, la victime volontaire était entourée de chaque côté et par-derrière de quelques-uns de ses futurs « amis » bien intentionnés afin d'éviter qu'il ne se blesse en tombant inanimé au sol. Il arrivait même, quelquefois, que le sujet se pisse dessus, voire pire, mais ça, ils s'étaient bien gardés de le lui dire...

Le choc avait été rude, mais au bout de quelques dizaines de secondes, il s'était relevé, le visage déconfit, les traitant de salauds, mais riant quand même avec eux, heureux de s'être sorti de cette première épreuve.

À moins qu'il n'ait voulu donner le change aux autres !

Il avait ensuite insisté pour revoir, une nouvelle fois la petite matraque électrique, instrument du dernier supplice.

Sans vraiment comprendre comment ça s'était passé, l'idiot - il faut bien l'appeler comme ça - s'était infligé lui-même la décharge en touchant les deux électrodes, la main en appui sur la gâchette. Personne n'était encore prêt à le soutenir pour amortir sa chute et il était tombé de tout son long au milieu de la pièce, sans connaissance.

Était ce dû à une erreur de manipulation, à son état confus suite à la première décharge du Taser ou aux quelques verres qu'il avait bus avec les autres pour clore la séance de tir, mais le résultat était là : il gisait, inanimé au sol.

Ce n'est qu'après une bonne minute que Thomas, le responsable pour ce soir du club de tir, s'était aperçu que son cœur s'emballait !

Après un bref instant de panique parmi l'assemblée, Thomas avait commencé les gestes du secouriste avec un automatisme surprenant, lui qui n'avait plus pratiqué depuis de nombreuses années.

De grosses gouttes de sueur commençaient à perler sur son front. Les muscles de ses bras commençaient à le brûler, il ne pourrait pas continuer encore très longtemps ainsi.

Tous hésitaient à prévenir les secours : ils ne voulaient pas être impliqués dans cet accident stupide.

La porte qui donnait sur l'extérieur s'ouvrit d'un coup. Un homme, vêtu d'un pantalon de treillis, d'un « marcel » immonde assorti et d'une paire de Nike flambant neuf, entra essoufflé en criant : « je l'ai ! ». Il sentait fort la transpiration et certains, dans son dos, le surnommaient « Béro » en référence à l'adjoint de San Antonio. Il en avait la corpulence, mais, côté intelligence, ça restait une énigme. En tout cas, ce soir, il avait plutôt assuré en ne perdant pas de temps à réfléchir.

Il portait à la main la valise d'un défibrillateur qu'il avait emprunté dans la petite salle d'aérobic d'à côté. Thomas l'avait envoyé le chercher puisqu'il connaissait son existence. Les donzelles en juste au corps, non moins transpirantes que le Béro, avaient dû être effrayées à la vue de l'énergumène stéréotypé. De la minette un peu ronde à la ménagère de plus de cinquante ans, toutes ou presque souffraient en silence, sans doute pour offrir à leur « homme » l'image d'une créature la plus parfaite possible. L'inverse était hélas bien loin d'être vrai ! Quid du beau ventripotent, affalé dans le canapé, la bière et les chips à portée de main, devant un match de foot ou une série télé... À moins que l'heureux homme ne profite de ces soirées libérées pour aller simplement voir ailleurs, à la recherche de chair fraîche !

Dans un couple hélas, les efforts que chacun fait, correspondent rarement à ce que souhaiterait l'autre !

Au stand de tir, ils étaient entre hommes. Non par sexisme - quelques femmes tiraient à l'occasion, elles aussi - mais plutôt par pragmatisme : après la séance, il y avait toujours l'apéro et la sobriété des unes s'opposait à la soif des autres.

- Approche ! Vite !

Les curieux, agglutinés autour du responsable du stand, s'écartèrent pour laisser passer Béro. Il s'accroupit lourdement en manquant presque de s'étaler et en haletant si bruyamment auprès de l'idiot - ou du malchanceux, c'est selon - qu'on pouvait se demander qui des deux avait réellement besoin de l'engin miraculeux.

- Ouvre-le !

Thomas continuait avec force sa compression thoracique, ne s'arrêtant que pour insuffler de l'air dans les poumons de la victime, pendant deux ou trois secondes. Il avait depuis longtemps abandonné l'adaptateur en plastique censé éviter un contact trop direct avec la victime.

Le bizut porterait-il plainte pour cette série de bécots non sollicités devant témoins ?

Ça n'était pas le souci de Thomas pour le moment !

Un sachet en plastique blanc opaque apparut sur le dessus du défibrillateur. Béro le regarda sans savoir ce qu'il devait en faire.

- Tu sors les deux patches d'électrodes de l'emballage, ensuite tu enlèves la protection de l'adhésif, tu en colles un sous l'aisselle gauche, un sur la clavicule, comme sur les dessins et tu allumes l'appareil ! C'est compris ?

Il fit oui de la tête, la bouche grande ouverte. Il mit quelques secondes à ouvrir l'emballage récalcitrant puis il enleva la protection de la première électrode. Thomas jeta un œil pour vérifier ce qu'il faisait :

- L'autre gauche, imbécile !

Il s'apprêtait à coller le disque à sa gauche à lui. Visiblement, il avait des difficultés à lire le dessin qui était pourtant parfaitement clair.

La pression, sans doute !

Mais Il sembla se ressaisir et plaça la seconde électrode sous la clavicule droite, respectant parfaitement le croquis. La victime était prête à recevoir le choc. En allumant l'appareil, une voix électronique répéta les mêmes consignes que Thomas avait données pour la mise en place des deux patches. Cette voix n'était pas particulièrement chaleureuse, mais elle, au moins, ne risquait pas d'insulter le pauvre bougre en treillis.

Le secouriste arrêta de pomper sur la cage thoracique dénudée. Il raccorda le câble des électrodes ; il ne pouvait pas faire d'erreur : un détrompeur interdisait toute autre manœuvre. Puis la voix reprit :

« Maintenant, éloignez-vous du corps ! »

Le défibrillateur entièrement automatique prenait les choses en mains. Il commença par analyser le rythme anarchique du cœur puis renouvela sa mise en garde. Deux secondes plus tard, le corps inanimé fut pris d'un soubresaut caractéristique. Il avait envoyé sa décharge au moment optimum et selon le dosage qu'il fallait pour remettre le cœur dans un rythme normal.

L'appareil signala son succès.

Les visages alentour se décontractèrent un peu. Ils restaient quand même à l'affût de quelques signes de vie du malheureux bizut.

Cinq minutes plus tard, Sylvain, l'idiot maladroit, revint à lui en ouvrant de grands yeux. Toujours allongé, il regarda autour de lui en faisant pivoter sa tête sur le sol puis il voulut se lever. Son beau-frère qui l'avait amené là le dissuada de le faire :

- Ne bouge pas ! On va prévenir les secours pour qu'ils t'emmènent en observation à l'hôpital !

- À l'hôpital ? Je vais bien maintenant, il n'en est pas question !

Les membres du stand se regardèrent un instant, étonnés.

Ils n'en espéraient pas tant !

En l'envoyant à l'hôpital, ils savaient tous qu'ils auraient des explications à donner tôt ou tard sur ce petit jeu dangereux. Si les choses en restaient là, si Sylvain refusait d'aller à l'hôpital, l'événement pourrait être oublié.

Était-ce vraiment ce qu'il voulait ?

Son beauf réitéra sa demande :

- Tu peux refaire une attaque ! Tu veux vraiment rentrer chez toi ?

- J'ai suffisamment eu les boules pour aujourd'hui. Pas question de me faire chamberer par le personnel de l'hôpital ! Tu téléphones à ma femme et tu lui dis que je reste chez vous cette nuit. Tu me surveilleras discrètement et pas un mot à sa sœur !

Voilà qui semblait arranger tout le monde !

Gérald, le beau-frère finit par accepter. Il tenta ensuite de réchauffer l'atmosphère en déclarant :

- Je voyais déjà ta femme veuve... et moi, bon samaritain, m'occupant des deux frangines à tour de rôle !

Quelques rires fusèrent et des verres se remirent à trinquer. Sylvain s'assit tout seul sur ses fesses en restant à terre. Il répliqua froidement à Gérald : - Moi, j'ai pas attendu que ta femme soit veuve !

Les rires redoublèrent, il avait retrouvé tout son mordant habituel. Seul, Gérald se demanda comment il devait le prendre, mais il esquissa quand même un sourire forcé.

La plupart restèrent encore une demi-heure de plus, histoire de vérifier que Sylvain allait bien puis, petit à petit, le stand se vida. Sylvain monta dans la voiture de son beau-frère pendant qu'un autre se chargeait de conduire la sienne devant le pavillon de Gérald.

Thomas était seul, soufflant seulement maintenant en pensant au drame évité de justesse. Il posa le regard sur le boîtier providentiel et se mit à en déconnecter les électrodes et à le refermer pour le rendre à son propriétaire. Il garda pour lui le petit sac contenant les patches usagés pour pouvoir recommander un nouveau jeu, « même deux » se dit-il, dès le lendemain matin à la pharmacie.

Il ouvrit la porte extérieure pour vérifier s'il y avait encore du monde en face, dans la salle d'aérobic.

Sur le parking de terre et de gravier mélangés qui séparait les deux locaux, il n'y avait plus que deux voitures : sa Golf et la Seat Ibiza de la prof de sport. Il attrapa les clés du stand dans sa main droite et la valise du défibrillateur dans la gauche puis quitta la pièce en refermant derrière lui. L'éclairage, qui consistait en un seul et unique réverbère à la lumière orangée quasi extraterrestre, était nettement insuffisant pour couvrir l'ensemble du parking. Jusqu'à présent, il n'y avait jamais eu d'agression dans ce lieu situé un peu à l'écart de tout : la proximité du stand de tir devait certainement décourager les délinquants éventuels.

Il traversa les lieux lentement, presque en silence, sans jamais faire rouler la moindre pierre au sol. L'étendue était désertique à cette heure. Il arriva enfin aux pieds d'un petit escalier en bois qui menait à la porte de la salle de sport. Il allait éviter de poser le pied sur la marche qui grinçait lamentablement lorsqu'il se ravisa et jugea qu'il valait mieux prévenir de son arrivée ainsi, en appuyant de tout son poids sur la planche. À défaut de sonnette ou de marteau, la marche remplissait parfaitement la fonction surtout lorsqu'aucune musique d'ambiance ne résonnait à l'intérieur.

Trois marches plus haut, il tira la porte vers lui pour entrer.

Les lumières de la petite salle avaient déjà été éteintes et il ne restait que les néons des vestiaires et ceux d'une autre pièce pour éclairer indirectement les lieux.

Thomas traversa la salle d'exercice pour se diriger directement vers le bureau encore allumé. La prof d'aérobic en sortit aussitôt :

- Il m'avait bien semblé entendre quelqu'un arriver ! Alors ? Tu as eu quelques soucis ce soir, mais ça s'est arrangé a priori, une des filles m'a dit que le gars était finalement revenu à lui...

- De justesse ! Sans ton petit boîtier, il y restait peut-être et je n'ose même pas imaginer les emmerdes à la suite !

- Finalement, cette dépense n'était pas inutile même si, pour le moment, je n'en ai jamais eu besoin personnellement.

- Demain, j'irai commander deux jeux complets d'électrodes, je ne sais pas si c'est dispo ou si ça prendra du temps... Merde, j'oubliais complètement, je pars en déplacement à l'aube pour la semaine. Tiens, tu ne veux pas me rendre service et les commander pour moi, le club te remboursera bien sûr !

- Allez, donne !

Il lui tendit le petit sac qui contenait les patchs d'électrodes usagées. Elle le saisit et le balança négligemment sur son bureau.

La petite prof de sport s'appelait Viviane. Elle s'était mise à son compte cinq ans plus tôt en utilisant au mieux la part qui lui revenait après la vente de son pavillon suite à son divorce. Brune, deux magnifiques yeux verts, gracieuse, elle était encore très jolie à la quarantaine sonnante. Elle ne s'était pas encore changée après le départ des dernières sportives et son juste-au-corps était trempé de sueur.

Thomas allait tourner les talons et la laisser lorsqu'elle lui demanda :

- Tu me rejoins sous la douche ?

Il n'eut pas du tout l'air surpris par sa demande.

En fait, il espérait ça depuis le moment où il s'était aperçu qu'il ne restait plus qu'eux deux sur les lieux. Ils se voyaient depuis plusieurs mois, généralement à l'issue de leurs activités respectives pour conclure la soirée par un autre type d'activité. La seule condition de la part de Viviane était qu'elle voulait être libre et maîtresse de ses désirs : c'était quand elle le voulait, un point c'est tout !

Depuis son divorce, elle refusait obstinément de s'engager dans une relation sérieuse, mais pourtant, au fil des semaines, sa relation avec Thomas avait évolué dans une direction proche d'une vraie liaison. Un

jour, Viviane avait eu l'idée de punaiser une offre sur le tableau d'affichage du stand de tir, lieu idéal pour dégoter ce qu'elle recherchait. Elle voulait un volontaire mâle pour jouer les agresseurs pendant les cours d'autodéfense qu'elle donnait en général le samedi. C'est de cette façon qu'elle l'avait rencontrée. Le passé militaire de Thomas avait fini par la convaincre assez facilement qu'il pouvait tenir ce rôle.

Ainsi qu'un autre...

Au hasard d'un regard jeté dans l'unique douche réservée aux hommes de la petite salle de gym, elle avait volontiers cédé à une pulsion en le découvrant nu. Depuis, c'est ici même qu'ils goûtaient aux délices du plaisir physique, ne prolongeant que rarement chez l'un ou l'autre des débuts torrides et prometteurs.

Thomas, son cadet de quelques années, était toujours célibataire, car il n'avait jamais cherché à se fixer sérieusement, papillonnant d'une conquête à l'autre au gré de ses rencontres. Ses dix années dans l'armée française n'avaient pas rendu les choses simples pour stabiliser l'une de ses liaisons, et de toute façon, il n'avait fait aucun effort dans ce sens au grand dam de ses parents qui désespéraient d'avoir un jour des petits-enfants.

Viviane, sans même attendre de réponse de la part de son amant occasionnel, s'était immédiatement dirigée vers les douches. Thomas allait lui emboîter le pas lorsqu'il se ravisa et entra dans le bureau. Il se dirigea droit sur l'un des tiroirs, l'ouvrit, le fouilla et quand il eut trouvé ce qu'il cherchait, il le mit dans sa poche et quitta la pièce.

Elle avait eu le temps de se déshabiller pendant les quelques dizaines de secondes qu'il avait perdu dans le bureau. Lorsqu'il arriva à son tour, nu lui aussi, elle se savonnait déjà le corps de haut en bas. Il s'approcha d'elle par derrière et lui déposa un baiser dans le cou pour l'avertir de sa présence. Elle se retourna immédiatement et se colla à lui pour l'embrasser.

La pluie violente qui sortait de l'unique pomme de douche utilisée à cet instant eut tôt fait de le tremper entièrement. Il tenait dans la main droite le petit sachet d'un préservatif qu'il se dépêcha de poser sur le porte-savon accroché au mur, comme on dépose un berlingot de shampoing en attendant de l'utiliser.

Elle le libéra de l'étreinte de son baiser et se mit à le savonner énergiquement pendant quelques secondes, puis, ralentissant ses gestes

de plus en plus, la séance de savonnage se transforma bien vite en voluptueuses caresses.

Ça faisait un moment déjà que la douche ne coulait plus, mais aucun des deux amants ne songeait à appuyer sur le bouton. Les corps ruisselaient d'eau et de savon mêlés. Viviane, qui avait mis la main sur le précieux petit sachet, l'ouvrit discrètement dans le dos de Thomas pendant qu'il lui embrassait les seins. Tout à coup, elle le colla contre le mur et plongea mettre en place agréablement l'indispensable protection.

Au désespoir de Thomas, elle se redressa, toujours en se collant à lui, puis l'embrassa à nouveau. Leurs mains glissaient, dérapaient sous l'action conjuguée de l'eau et du savon. Sentant son amant de plus en plus fébrile, elle l'attira dans les vestiaires pour utiliser au mieux l'un des bancs qui s'y trouvaient comme souvent après la douche...



Le petit jeu s'était finalement terminé. Ils avaient repris une douche, sagement, l'un à côté de l'autre cette fois-ci, pour se débarrasser des résidus de savon et de poussières des vestiaires. Ils s'étaient séchés et habillés.

Thomas l'embrassa à nouveau avant de partir :

- Tu es sûr que tu ne veux pas passer la nuit chez moi ? lui demanda-t-elle en faisant attention de ne pas avoir l'air de le supplier.

Elle aurait bien voulu qu'il reste ce soir, mais ça tombait mal, il lui avait dit qu'il devait se lever tôt pour partir en déplacement le reste de la semaine.

- Désolé, il me reste mille choses à préparer pour demain ! La prochaine fois, je te le jure !

Il s'éclipsa sans même se retourner, la laissant seule.

Elle se demandait où allait mener, finalement, cette relation.

Il ne semblait pas vraiment partager ses sentiments sauf à quelques moments particuliers où il se laissait aller, où elle avait l'impression qu'il se sentait vraiment bien avec elle, mais ça ne durait jamais. Elle avait cru pouvoir se satisfaire d'une relation purement physique, mais elle s'était trompée : ça ne lui suffisait plus.

Fatiguée et triste, elle fit le tour de la salle de sport pour faire disparaître les traces de leurs ébats. Elle ramassa le sachet vide du préservatif dans les douches pour le jeter dans la corbeille de son bureau, remplaça

convenablement les bancs et la chaise qu'ils avaient utilisés, puis elle réajusta le dossier de l'appareil de musculation pour le lendemain.

Tout à coup, alors qu'elle avait presque regagné son bureau pour éteindre, elle sentit une présence dans son dos.

Elle n'avait pourtant pas entendu le craquement de la marche en bois, elle se retourna en disant :

- Finalement, tu as changé d'av...

Elle ne continua pas sa phrase. Elle ne reconnaissait pas dans la silhouette sombre qui trônait à l'entrée, celle de Thomas.

L'étrange et tardif visiteur fit un pas de côté pour récupérer un rai de lumière.

Elle comprit seulement alors que quelque chose n'allait pas !

L'homme - elle en était convaincue - était habillé en noir des pieds à la tête. Son visage était invisible, caché derrière une fine cagoule.

Elle lui demanda :

- Qui êtes-vous ? Il n'y a pas d'argent à voler ici !

Elle n'obtint pour toute réponse qu'un silence angoissant.

Elle analysa la situation.

Elle n'avait que deux options : l'attaque ou la fuite !

Pour ce qui est de l'attaque, les cours d'autodéfense qu'elle dispensait depuis quelques années faisaient d'elle un redoutable adversaire. Elle continuait de se recycler, une semaine par an, pour apprendre de nouvelles techniques de défense, de nouveaux coups imparables, mais elle avait quand même peur : elle ignorait tout de l'inconnu en face d'elle.

Restait alors la fuite !

Au fond de la salle d'évolution, il y avait une porte de secours qui s'ouvrait facilement sur l'extérieur. Elle pensait qu'avec un peu de chance, elle pourrait l'atteindre et rejoindre en courant la route, et, toujours avec de la chance, une voiture arriverait, mettant en fuite son agresseur.

Sans compter sur la chance, elle se décida quand même pour la seconde solution : la fuite.

Elle esquissa un pas en direction de la porte providentielle.

L'agresseur se déplaça aussitôt en silence pour lui couper le chemin. Elle n'avait plus le choix : elle devrait se défendre !

Elle commença à reculer au fond, vers les vestiaires, en pensant pouvoir s'armer d'une chaise ou d'un tabouret.

L'homme en fit de même. Il ne la quittait pas des yeux.

Les choses s'accéléchèrent ensuite très vite.

Avant qu'elle n'atteigne les vestiaires, il était déjà sur elle. Elle sentit une main sur son épaule. Elle tenta de lui saisir le poignet en se retournant pour pouvoir le frapper ensuite comme elle l'enseignait à ses ménagères, mais l'homme avait anticipé sa réaction : il lui avait lâché l'épaule et s'était déjà emparé de son bras gauche en tentant de la bloquer contre lui. En souplesse, elle plia sa jambe droite pour pouvoir la remonter le plus haut possible entre les jambes de l'homme derrière elle. Elle rata à moitié son coup, gênée par la trop grande proximité de l'agresseur.

Il eut mal quand même au gémissement étouffé qu'il émit, mais pas suffisamment pour permettre à Viviane de reprendre le dessus ou même de pouvoir s'enfuir.

Il lui tenait toujours fermement le bras gauche.

C'est là qu'il porta un coup décisif !

En utilisant la force qu'elle mettait à lui résister, il fit deux petits pas de côté, et ajouta sa propre force à celle de la pauvre prof pour la faire pivoter par le côté gauche qu'il maintenait d'une poigne d'acier. Il l'envoya voler vers le mur d'en face.

Le choc fut très violent.

Il répéta l'opération sur le mur opposé.

Viviane était sonnée !

L'agresseur savait que ça ne durerait probablement pas, il enchaîna donc immédiatement pendant qu'il avait l'avantage en ne laissant aucune chance à la malheureuse. Il la ramassa par les vêtements au niveau des omoplates, comme on le ferait d'un vulgaire paquet de linge, et la traîna, à moitié soulevée, vers les toilettes les plus proches.

Là, il la jeta sans ménagement à l'intérieur des WC et sa tête heurta durement la lunette.

Un filet de sang commençait à rosir l'eau au fond. Il enjamba le corps inerte de Viviane, la souleva légèrement pour lui plonger la tête au fond de la cuvette.

L'eau froide la réveilla.

Elle commença à vouloir se débattre, mais il l'enserrait si fort entre ses jambes qu'elle ne pouvait pas vraiment faire de grands mouvements.

D'une main de fer, il lui maintint la tête sous l'eau immonde jusqu'à ce que les soubresauts désespérés cessent.

Il resta ainsi une bonne minute de plus, autant parce qu'il perdait la notion du temps que pour s'assurer qu'elle était bien morte. Ses mains

tremblaient mais aucun œil extérieur n'aurait pu dire si les tremblements étaient dus à la trop longue crispation de ses muscles ou à la peur.

Sous sa cagoule, des larmes coulaient en s'imprégnant dans le tissu et en le rendant localement encore plus sombre.

Il lâcha Viviane en douceur, la déposa au sol avec d'infinies précautions à mille lieues de la scène de violence précédente puis il quitta les lieux en disparaissant dans la nuit noire.

